

Les solutions du Parti Communiste Français

Éditorial de François BILLOUX

Marxisme et jeunesse

par Guy BESSE



- BUDGET 1970 : Un budget de classe par René LAMPS
- PSU : "Ni à droite, ni à gauche du PCF..." par Roland VUILLAUME
- EUROPE—Sécurité et coopération : un besoin urgent par Charles HAROCHE

Sur Jacques Callot

par François-Georges PARISSET

Il y a deux ans, le 13 octobre 1967, Georges Sadoul mourait. De tous les horizons, de tous les continents, les hommages vinrent saluer celui qui avait été le fondateur de l'histoire du cinéma comme discipline autonome, et un de ses meilleurs historiens, un critique passionné et passionnant, grand découvreur de talents et d'écoles nouvelles. Mais la culture de Georges Sadoul se distinguait aussi par sa diversité, par l'attention qu'elle prêtait à des domaines fort divers. Un livre posthume, récemment paru, vient nous en administrer à nouveau la preuve. Il est consacré au grand dessinateur et graveur lorrain Jacques Callot (').

Un ami de Georges Sadoul, François-Georges Pariset, professeur d'histoire de l'art moderne et contemporain à la faculté des lettres et sciences humaines de Bordeaux, auteur de thèses sur Georges de La Tour et spécialiste de l'étude des artistes lorrains du XVIII^e siècle, a bien voulu nous confier un article dans lequel il souligne toute la valeur de ce livre, sa richesse, sa personnalité. Nous voudrions que cette publication prenne aujourd'hui le sens d'un hommage de notre journal, en ce deuxième anniversaire de la mort de Georges Sadoul, d'un hommage à celui qui reste pour ses frères, pour ses amis, pour ses camarades, un exemple.

F. N.

(*) Georges Sadoul : *Jacques Callot, miroir de son temps*, Paris, Gallimard 1969, in-4° rel., 408 p. avec ill., 100 F.



Puffincinello. — Sig. Lucretia.

Le beau livre ! Déjà la couverture est tout un programme. Fond bleu. Des mousquetaires comme ceux de Dumas, des chevaux, un carrosse, un gibet avec deux pendus, un camp avec des tentes et, vers le haut, le moulin qui bat de ses ailes la campagne. Cette vie grouillante, un des grands secrets de Callot, Georges Sadoul la fait ressortir avec entrain au cours de 400 pages avec de multiples illustrations. Courage, fidélité aux engagements, il avait ces vertus et il était aussi l'homme de l'harmonie. Ecoute à Paris et ailleurs, dans le parti et hors du parti, il a été l'artisan de la paix contre la guerre. Pour le grand public, il était l'historien du cinéma, le chroniqueur attentif des nouveautés, par exemple dans « les Lettres françaises » où nous aimions le lire d'une semaine à l'autre. Il connaissait tous les procédés du cinéma, il savait mieux que personne les discerner et les expliquer.

L'horreur de la guerre, l'amitié avec le septième art, voilà déjà bien des motifs pour devenir l'historien de Callot. Mais il en est un autre, Georges Sadoul était lorrain et le vieux Musée lorrain, installé dans le palais ducal de Nancy doit beaucoup aux Sadoul. Là, dans cette étonnante réunion de trésors d'art et de documents, il est une salle entière consacrée à Callot. Dès son enfance, Georges Sadoul avait connu et admiré l'artiste qui, peut-être sans qu'il en ait eu le sentiment, l'a aidé à s'intéresser au cinéma. Il avait toujours souhaité l'étudier. Il commence son livre en octobre 1953, à Raon l'Etape aux pieds des Vosges. Il l'achève au début de 1955.

DEPUIS 1955, des travaux ont paru comme les thèses capitales du professeur Ternois ou le numéro récent du « Pays lorrain » tout entier consacré à l'artiste dont il est question de donner aux Etats-Unis tout l'œuvre en cinq volumes. Si, pour le critique, l'ouvrage de Georges Sadoul n'est plus au point en 1969 pour certains détails, il eût été déraisonnable de renoncer à la publication et d'étoffer le message que Sadoul tenait à proclamer avec générosité.

Dans ce livre, pas un atome de phraséologie, une simplicité et une clarté avec une ardeur entraînante comme chez Erckmann-Chatrian, mais aussi des formules, des définitions bien frappées une sorte de génie pour rattacher l'artiste à son milieu, à son temps, à ces cours dont il dépend et dont Georges Sadoul ne cache ni les qualités, ni les défauts, cette période indécise où l'Europe bascule dans la guerre dite de Trente ans.

Suivons donc Jacques Callot. Né à Nancy en 1593, fils du héraut d'armes de la cour, il est allé se former à Rome puis à Florence où il vit de 1612 à 1621 à la cour dominée par la grande duchesse douairière Chrétienne de Lorraine, fille du bon duc Charles III. A la cour brille alors Galilée, le professeur de Laurent de Médicis, l'inventeur du télescope et du microscope, l'annonciateur de la science moderne que l'Eglise bientôt persécutera. A côté de Galilée, Paris, l'ingénieur, l'impresario des fêtes de la cour, qui apprend à Callot le dessin et la gravure ou la perspective. Mais très vite Callot se libère, il invente une technique de la gravure à l'eau-forte où un simple trait définit avec pureté la silhouette, puis des hachures droites plus ou moins renflées créent les contrastes lumineux. Il dessine beaucoup, des fantaisies, des êtres dont les jambes ressemblent à des pattes d'insecte ou d'autres croqués sur le vif d'une vérité tranquille. Il interprète les fêtes de la cour, une guerre d'amour ou une guerre de beauté ou les scènes populaires de la commedia dell'arte, ou les balli caricaturaux et rabelaisiens. Il donne des pièces grandes comme des cartes de visite et d'autres de grand format comme une *Tentation de saint Antoine* ou la *Foire de l'Impruneta* tenue autour d'une église de pèlerinage avec des centaines de personnes. Toujours des êtres très longs, la tête très petite, des mimiques frénétiques, une impression de soleil. Toujours des nappes de clarté et d'ombre, des plans de plus en plus lointains, des êtres de plus en plus petits, un microcosme, mais aussi une vie jaillissante. De cette « insouciante » Florence, Georges Sadoul donne maintes gravures, mais aussi très agrandis les détails du fond et c'est alors que l'on comprend son attachement pour ce maître qui a été le précurseur de nos cinéastes.



Razullo. — Cucurucu.

MAIS la vieille duchesse meurt ainsi que le jeune grandduc. La cour tombe entre les mains des jésuites et Callot retourne en Lorraine. Il n'y retrouvera pas l'atmosphère italienne. Il aura peu de commandes de la cour. Il travaillera pour l'Eglise, illustrera des ouvrages, des thèses, sera en relation avec les disciples de saint François plus qu'avec les jésuites. La piété lor-

(suite page 19)

(Suite de la page 20).

raine dont la sévérité n'exclut pas la douceur a pour contre-poids une attirance vers la sorcellerie, vers Satan, l'Anti-Dieu et à côté d'illustrations religieuses qui sont des commentaires théologiques, et qui, dans leur complication même, font presque penser au surréalisme, certaines œuvres ont des clairs-obscur nocturnes qui créent du mystère et la gravure du *Bénédicité* où la Sainte Famille ressemble à une famille de paysans lorrains rapproche Callot de Georges de La Tour.



TOUEFOIS le Callot de la période lorraine nous touche encore plus directement par des suites que les événements expliquent. La Lorraine subit très vite le contre-coup de la victoire de la montagne Blanche de 1620 qui va faire peser sur la Bohême pendant deux siècles une tyrannie germanique et catholique et des bandes de Bohémiens, de gitans, échappés à l'Europe centrale, viennent battre la Lorraine. Callot dessine ces étrangers et il grave la suite des *Bohémiens* qui a inspiré Baudelaire. D'autre part, l'armée de Mansfeld envahit le pays et y commet mille excès et la misère du peuple est patente. D'où la célèbre

suite des *Gueux*. L'art de Callot est devenu plus ample, plus direct et, ici encore, des détails font ressortir la vie presque sauvage des formes. La célébrité de Callot est si grande qu'il est appelé à célébrer dans une suite de gravures qui, rapprochées, font une immense composition, la *Reddition de Breda*, la victoire des Espagnols, la victoire royale sur les protestants français. Il a été dans les Pays-Bas, comme à Paris, mais il réside à Nancy. Faut-il toutefois le considérer comme un patriote lorrain ? lorsque, à la suite des intrigues ducale, Louis XIII et Richelieu occupent le duché et que les officiels sont invités à signer leur soumission, Callot s'incline. Parmi ses derniers travaux, une nouvelle *Tentation de saint Antoine* qui dit « la plainte de l'humanité contre les écrasements de la fatalité » et, surtout, les deux suites, *les Petites et les Grandes Misères de la guerre*, car avant même sa mort, la Lorraine est déjà prise dans le tourbillon qui bientôt va, pour ainsi dire, l'anéantir. Et, là aussi, l'artiste a pris parti. Anobli et riche, enrichi même par la misère générale, il est du côté des nantis, mais il voit clair, il décrit les malheurs du pauvre peuple, la maraudade, le pillage, et aussi la revanche des paysans. Il décrit aussi les châtiments, la roue, la pendaison, et il a même réuni tous les tourments que peuvent inventer les êtres humains dans une pièce particulière, qui dit que le frein du mal est le supplice et où une foule grotteuse s'amasse devant chaque martyre. Joseph de Maistre a pu écrire que le prêtre et le bourreau sont les seuls vrais acteurs du drame humain. Cette conception, qui n'est plus la nôtre, est celle de l'époque de Callot, mais en accumulant mille détails dont le livre nous révèle les horreurs, l'artiste céde-t-il vraiment au sadisme du temps ? Ses constats implacables ne recèlent-ils pas une haine pour tant de maux ? Et n'est-il pas noble de sa part qu'il ait consacré ses dernières forces à maudire le fléau de la guerre ? Grâces soient rendues à Georges Sadoul pour avoir à son tour rendu le même témoignage et pour avoir noté que la dernière œuvre, *la Petite Treille*, dit les joies bucoliques de la paix enfin revenue. « Jusqu'à son dernier souffle, Callot — et aussi Georges Sadoul — n'a pas désespéré de la joie et du bonheur pour tous les hommes. »

François-Georges Pariset.

(*) Les illustrations sont tirées du livre de Georges Sadoul.

TÉLÉVISION

Enquêtes

L'ENQUETE à prétentions socio-logiques est un des maux dont souffre le plus fréquemment la T.V. Quelques images, forcément incomplètes, quelques conversations brèves et souvent superficielles, suffisent trop souvent à alimenter un débat si docte qu'il est parfois inécoutable et qui s'achève sur des conclusions le plus souvent contestables.

C'est pourquoi nous avons été particulièrement reconnaissants la semaine passée aux réalisateurs de deux émissions qui auraient pu très facilement sombrer dans la plus funeste des pseudo-sociologies — et à ce propos nous n'oubliions pas la très juste remarque d'un spécialiste qualifiant certaines interviews de « psychologie-spectacle » et nous pensons qu'il s'agit aussi à la T.V. une sociologie-spectacle ! — et qui se sont contentés de nous apporter des documents en laissant le soin aux spécialistes à venir les interpréter.

La première de ces émissions — qui comportait d'ailleurs deux parties — nous a été présentée par Gérard Chouchan et Daniel Karlin dans le cadre d'une série « Mémoires d'un vieux quartier » qui a pour but de fixer avant qu'ils ne disparaissent, les traits les plus caractéristiques d'un Paris qui fut. La première émission de cette série « Belleville » avait été réalisée par Jacques Krier il y a déjà

plusieurs années et il serait curieux de la revoir maintenant que l'ancien Belleville a fait place à des « tours » et à des « résidences ».

Nous avons dit que les auteurs ne se voulaient pas sociologues et il faut bien le rappeler car il est bien certain qu'en fixant le présent sur le point de devenir le passé ils ne cèdent pas non plus à un quelconque regret ; s'ils ont filmé, par exemple, des terrains vagues et des taudis ce n'est pas parce qu'ils regrettent leur disparition mais parce qu'ils ont une conception — qui nous paraît juste — du rôle du témoin qui peut et doit jouer le cinéma — et dans le même sens la T.V. — pour aider les historiens.

C'est pourquoi leur émission récente, consacrée aux Halles, présente un intérêt d'autant plus grand que si le marché central de Paris — et de sa région — n'avait guère changé depuis près d'un siècle, on a pu constater non sans surprise qu'il n'avait pratiquement jamais retenu l'attention des « chasseurs de documents » cinématographiques.

Certes, les amateurs de pittoresque facile avaient de-ci de-là retenu l'image de certains détails de cette vie nocturne. Ses clochards, ses filles et ses restaurants avaient figuré occasionnellement dans quelques films, mais Gérard Chouchan et Daniel Karlin

ont pu constater, en fouillant les cinémathèques, qu'il n'existaient pratiquement pas de documents systématiques sur les halles et les milliers de gens qui en vivaient.

Peut-être d'autres gens ont-ils fait aussi cette constatation maintenant qu'une sorte de désert assez morne a remplacé dans le centre de Paris les mille et un rouages d'un organisme aussi vital mais il est trop tard et ce ne sont pas les considérations esthétiques sur les pavillons de Baltard qui remplaceront jamais les images du grouillement commercial et humain qui les animait.

Heureusement, Chouchan et Karlin s'y sont pris à temps et le « présent » qu'ils ont ainsi retenu est bien le plus caractéristique. Ils y ont eu d'autant plus de mérite que nul ne voulait croire, il y a cinq ou six ans, que la fin approchait réellement, que ce démenagement des Halles dont on parlait depuis si longtemps se préparait vraiment et, en fait, lorsqu'ils sont arrivés avec leurs caméras, ils se sont heurtés à une certaine méfiance, à un certain refus de les laisser pénétrer dans un monde qui avait ses règles, ses lois, ses métiers.

Pourtant ils ont filmé quand même, ils ont — comme ils le disent — engrangé des documents dont ils pourraient, plus tard, préciser le contenu. Ils ont, en quelque sorte, tracé les contours de leur reportage, filmé non sans patience, à longueur de nuit, l'arrivée des denrées, les transactions, la vie du marché, en somme, telle que pouvait la voir un curieux assez attentif.

Et ils ont eu la sagesse — assez rare à la T.V. comme au cinéma — de ne pas utiliser ce qu'ils venaient d'enregistrer, d'attendre des circonstances plus favorables. Ils n'ont pourtant pas perdu de vue leur sujet, mais le travail en profondeur qu'ils ont fait n'avait rien de pittoresque, en apparence du moins. C'est seulement beaucoup plus tard, alors que, au début de 1968, les gens des Halles découvraient soudain que « tout allait changer » qu'ils ont été soudain disposés à évoquer, à expliquer. Et les caméras sont revenues avec les mètres et ont pu

nous donner un portrait plus complet, aller jusqu'au bout des rouages, des filières, nous présenter des gens qui sont beaucoup plus et beaucoup mieux que simplement pittoresques.

Grâce à ce travail, les forts des Halles ont cessé d'être des curiosités touristiques pour devenir des travailleurs qui déchargeant des dizaines de tonnes chaque nuit, nous avons découvert la toute-puissance du « plaisir », grâce auquel la vente se fera dans de bonnes conditions ou non, le rôle du « tisseur » qui sait non seulement faire tenir sur un espace déterminé les marchandises mais encore les mettre en valeur ou de la « gardeuse » à qui sont confiées les caisses de poissons.

Mais la réalisation d'une émission de ce genre suppose, nous l'avons vu, un travail échelonné sur plusieurs années. Elle n'est donc concevable que pour une T.V. qui pourrait travailler à longue échéance, avoir une politique de programme précise et non travailler au jour le jour, au gré d'un changement de direction et en fonction d'interdits qui n'ont rien à voir avec le contenu même des émissions. Tant qu'il n'est pas possible de faire des projets à plus de quelques semaines, au mieux de quelques mois, d'échéance, il faudra toute la tenacité et toute la conviction de réalisateurs comme Chouchan et Karlin pour donner des travaux de cette qualité.

Il ne faut pourtant pas négliger des reportages moins étendus certes, mais qui n'en présentent pas moins un intérêt certain comme celui que Maurice Failevic a réalisé pour l'émission « Clio » à propos de la réédition de l'ouvrage d'Emmanuel Leroy-Ladurie sur les paysans du Languedoc. Il s'agit d'une série d'interviews de paysans, exploitants ou fermiers du Roussillon. Là encore nous avons à faire à des documents et non à une analyse prédominante sociologique. C'est une galerie de portraits qui nous renseignent utilement sur la façon dont vivent des paysans intelligents, lucides, conscients des problèmes graves de leur métier, mais pourtant décidés à les résoudre,

Marie Lojas.